



Cahiers balkaniques

33 | 2004

Turquie, Grèce : un passé commun, des nouvelles perspectives

L'image du Turc dans *Ali Hurshid Bey* de Basile-Miltiade Nicolaïdis

The image of Muslim Turk in Ali Hurshid bey by Basile-Miltiade Nicolaïdis

Η εικόνα του Τούρκου-Μουσουλμάνου στο Αλί Χουρσίτ Μπέη του Βασιλείου-Μιλτιάδη Νικολαΐδη

Henri Tonnet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ceb/3106>

DOI : 10.4000/ceb.3106

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Henri Tonnet, « L'image du Turc dans *Ali Hurshid Bey* de Basile-Miltiade Nicolaïdis », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 33 | 2004, mis en ligne le 07 août 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ceb/3106> ; DOI : 10.4000/ceb.3106

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'image du Turc dans Ali Hurshid Bey de Basile-Miltiade Nicolaïdis

The image of Muslim Turk in Ali Hurshid bey by Basile-Miltiade Nicolaïdis

Η εικόνα του Τούρκου-Μουσουλμάνου στο Αλί Χουρσίτ Μπέη του Βασιλείου-Μιλτιάδη Νικολαΐδη

Henri Tonnet

- 1 S'agissant des Turcs, il me semble que l'on observe, dans la littérature grecque, une sorte de mouvement pendulaire de la sympathie à l'hostilité et *vice versa*.
- 2 Contrairement à ce à quoi l'on pourrait s'attendre, lorsque la littérature grecque moderne se crée, entre 1830 et la fin du XIX^e siècle, le thème turc n'y est pas encore constitué. On trouve quantité d'Ottomans dans la prose de cette période, mais ce sont des personnes, pas des personnages stéréotypés. Ce qui commence à changer cette situation, c'est la création, après 1850, d'un genre appelé à un brillant avenir dans les lettres grecques, celui du roman historique. Tout sort d'*Ivanhoé* de Walter Scott. On va retrouver dans les imitations grecques le schéma de l'opposition entre les oppresseurs brutaux et les opprimés-résistants. Les opprimés seront les Grecs, tandis que les oppresseurs se trouveront être, selon les cas, les Francs, les Vénitiens ou les Ottomans. Au XX^e siècle, la littérature des réfugiés d'Asie Mineure allait encore compliquer ce schéma en y introduisant l'élément émotionnel du témoignage personnel et souvent une analyse de type marxiste cherchant à dépasser les confrontations ethniques au profit d'une opposition exploitant-exploités, les exploités étant indistinctement les petits Grecs et les petits Turcs. On retrouve de la sympathie pour les Turcs.
- 3 Depuis au moins le XV^e siècle, l'approche du phénomène turc par la mentalité grecque repose sur un paradoxe. On y trouve à la fois l'affirmation d'une complète différence liée à la religion et une certaine familiarité, voire une vague complicité. Pour saisir cette position, il faut la comparer avec ce que les Grecs pensent des Européens, qui est exactement contraire. Les Grecs se conçoivent comme essentiellement européens, en

raison de leur apport historique à la civilisation européenne, mais les Européens restent pour eux des étrangers, en partie incompréhensibles.

- 4 Un livre comme celui de Basile-Miltiade Nicolaïdis, *Ali Hurshid bey. Épisode de la Révolution grecque*, paru en grec à Paris, en 1882, chez Firmin Didot¹, est théoriquement d'un grand intérêt pour notre sujet. Il s'agit, en effet, du récit autobiographique d'un Grec qui fut Turc -- au sens que l'on donnait au mot en grec au siècle, c'est-à-dire musulman -- pendant son enfance, de trois à douze ou treize ans -- et qui a donc connu ce qui restait absolument caché aux chrétiens, la vie à l'intérieur du harem et la formation religieuse. À l'exception cependant, s'il faut le croire sur ce point, de ce qu'on appelle en gréco-turc le *sounéti* (*sünnet*)².
- 5 Ainsi, Basile, alias Ali Hurshid, a le loisir de juger les Turcs musulmans avec la compétence suffisante, puisqu'il fut un des leurs³ et le recul nécessaire puisqu'il écrit à un moment où il a fait retour au christianisme.
- 6 Avant d'en venir à sa présentation de la mentalité turque, il est nécessaire de dire deux mots du personnage de Basile-Miltiade Nicolaïdis. Il serait né, selon son propre témoignage, le premier janvier 1821, d'où son prénom de Basile, d'une riche famille de Grecs de Constantinople. Selon d'autres sources plus fiables (ses archives militaires), l'année de sa naissance est 1815. Son père, qui était responsable du matériel dans les arsenaux ottomans, et son oncle, administrateur des biens de la Sultane-mère, sont exécutés en 1821 pour haute trahison. Les biens de sa famille sont confisqués. Sa mère pense le mettre en sûreté chez son beau-frère à Chios. Il échappe aux massacres en 1822 et est recueilli et adopté (non officiellement) par le pacha de Manisa (Magnésie), Karaosmanoglou, qui n'a pour enfants que des filles. Rebaptisé Ali Hurshid, il reçoit au palais (et dans le harem) de Magnésie une éducation musulmane. Quand il a dix ans (ou treize ans, selon la chronologie haute), sa mère le rachète, grâce à l'intercession de la fille du sultan Mahmoud, épouse du grand vizir. Il séjourne auprès de sa mère à Constantinople, mais n'arrive pas à s'adapter à sa nouvelle condition de chrétien. Il est envoyé chez son oncle à Syros puis dans une École militaire à Nauplie. Tout ceci est raconté dans son récit autobiographique. La suite nous est connue principalement par des documents d'archives militaires. Il poursuit ensuite une carrière d'officier du génie, avec un séjour à l'École Polytechnique à Paris, et termine son service comme commandant. Outre *Ali Hurshid pacha*, on doit aussi à Nicolaïdis un récit de voyage avec des notices ethnographiques intitulé, *Les Turcs et la Turquie contemporaine. Itinéraire et compte-rendu de voyages dans les provinces ottomanes avec cartes détaillées*, Paris, 1859 et diverses publications de moindre importance faites à Paris à la fin de sa vie, dont une grammaire française en grec, et un drame romantique *Eléni*. Il meurt en 1903.
- 7 Il est certain qu'apparaissent dans *Ali Hurshid bey* des renseignements sur les coutumes et les croyances des Turcs musulmans qui sont précis et paraissent de première main.
- 8 Sur la civilisation matérielle des Ottomans, on apprend, ce que d'autres auteurs grecs ont aussi remarqué, à savoir que les Turcs ne couchaient pas alors dans des lits, mais sur des matelas à même le sol :

« Ma nurse me mit dans mon lit, c'est-à-dire sur des matelas posés à terre, selon l'habitude turque.⁴ » (p. 173)
- 9 Il remarque aussi un détail que je n'ai pas retrouvé dans le reste de la littérature grecque du XIX^e siècle sur les Turcs, qu'il leur est interdit de manger avec une fourchette :

« Je mangeais mon pilaf à la cuillère et les autres plats avec les doigts (car c'est un péché pour un musulman de manger avec une fourchette.⁵ » (p. 207)

- 10 On retient encore cette notation intéressante sur les manifestations publiques d'affection des Turcs :

« Les Turcs, hommes et femmes, embrassent leurs enfants, mais ne s'embrassent pas entre eux. Ils se contentent de se poser réciproquement les mains sur les épaules et d'incliner la tête à tour de rôle de la droite vers la gauche, comme le simulacre de baiser que se donnent nos prêtres pendant la messe.⁶ » (p. 252)

- 11 Mais, contrairement à d'autres auteurs comme Constantin Ramfos, Nicolaïdis ne cultive pas spécialement le pittoresque ethnographique, peut-être parce que c'est un Grec de Constantinople qui s'adresse à des lecteurs grecs à qui le monde ottoman est, au moins extérieurement, familier. C'est plutôt le monde moral qui l'intéresse pour des raisons manifestement personnelles. Il a lui-même un temps partagé cette mentalité et, alors même qu'il a changé de monde moral, il en connaît les qualités et les défauts.

- 12 Il faut dire que, dans l'appréciation de Nicolaïdis, les défauts l'emportent de loin sur les qualités.

- 13 Selon l'auteur grec, la grande qualité des Turcs est d'avoir un grand respect et un grand attachement pour leur mère. Cette particularité est cependant présentée de façon assez ironique :

« Les musulmans, qui sont exclusivement monothéistes, qui cinq fois par jour proclament du haut des minarets qu'ils n'ont d'autre dieu que Dieu, ont aussi des déesses, des déesses terrestres, comme tous les autres hommes, leurs MÈRES.⁷ » (p. 153)

- 14 Il faudrait peut-être aussi ajouter parmi les qualités des Turcs, mais en sont-ils responsables ?, la beauté de leur langue. Nicolaïdis, comme un certain nombre de Grecs du temps qui pratiquaient le turc⁸, ne perd pas une occasion de citer des mots et des phrases en turc et note que la langue des femmes du harem était d'une particulière pureté. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Leur voix très agréable, leur parler doux comme le miel, leurs tendres expressions, dans leur langue si riche et souple, charment l'oreille plus que toute autre voix.⁹ » (p. 190)

- 15 Mais les qualités des musulmans turcs s'accompagnent de beaucoup de défauts. Le plus bénin est un orgueil naïf et enfantin qui leur fait mépriser le reste du monde. Nicolaïdis résume ce point par la formule suivante :

« La fanfaronnade est une des caractéristiques communes aux Turcs.¹⁰ » (p. 238)
Les Turcs sont persuadés que le grec n'est qu'un charabia incompréhensible. Nicolaïdis reproduit cette opinion sans commentaire dans la bouche d'une fille de pacha : « c'est du bruit, patirti, car on n'y comprend rien.¹¹ » (p. 163)

- 16 Le Turc du peuple au XIX^e siècle n'a pas réalisé que son pays est « l'homme malade de l'Europe » et se croit toujours à l'époque de Soliman le Magnifique :

« Les Turcs assuraient alors (peut-être l'assurent-ils encore à certains endroits) que le monde entier appartenait au sultan, et que les giaours francs étaient tous ses sujets et lui payaient tribut.¹² » (p.166)

- 17 L'orgueil, même injustifié, a sa grandeur. Mais, selon Nicolaïdis, cette arrogance à l'égard des inférieurs s'accompagne de servilité et de soumission excessive à l'égard des supérieurs :

« Tel est le caractère du Turc : despote arrogant, tyran très insolent, lorsqu'il a le pouvoir, il devient humble comme un ilote et se soumet sans récriminer, dès qu'il est mis sous le joug. Il faut cependant remarquer que le ktsmet (la fatalité) auquel il croit, contribue grandement à la soumission immédiate du Turc.¹³ » (p. 229)

- 18 Nicolaïdis concentre ses observations autour du mépris de la vie d'autrui et de la sienne propre chez les Turcs. Le livre porte comme sous-titre : « Épisode de la Révolution grecque ». Il est donc, comme beaucoup d'ouvrages du temps, par exemple *l'Héroïne de la Révolution grecque* ou *Loukis Laras*, un témoignage sur les atrocités commises en 1821 à Constantinople et en 1822 à Chios. Sur ce chapitre, Nicolaïdis en reste au plan de la constatation et de l'entassement :

« Les Turcs faisaient irruption dans les maisons, dans les appartements des femmes, massacraient dans les rues, pillaient, pendaient les victimes sous les fenêtres de leurs propres maisons, torturaient et pillaient les églises, rasaient les maisons, confisquaient ou usurpaient les propriétés, enlevaient femmes et jeunes filles, faisaient descendre les réfugiés des bateaux européens et les massacraient sous les yeux des ambassadeurs étrangers.¹⁴ » (p. 131)

- 19 Mais il essaie aussi d'expliquer ces comportements. Et la recherche qu'il fait n'est pas aussi gratuite que d'autres descriptions des mœurs turques, par exemple dans les *Esquisses des mœurs turques* de Grégoire Palaiologue et *Halet Efendi* de Ramfos. Basile Nicolaïdis interroge le Turc qui était en lui, et qui y est peut-être encore.
- 20 Le livre, écrit par un chrétien, est la confession (apparemment badine¹⁵) d'un pécheur qui fut musulman et fier de l'être et qui vouait à tous les diables la religion de ses pères. Le remords le plus cuisant, qui nécessite la confession la plus complète, concerne l'attitude du héros envers sa mère. Non seulement, comme Albert Cohen dans *Le Livre de ma mère*, il s'accuse d'avoir eu honte de sa mère, mais il avoue encore l'avoir méprisée et injuriée, parce qu'elle n'était qu'une *giaour*. L'horreur qui transparaît ici est celle d'un pécheur pour sa vie passée. C'est encore la formule du roman picaresque.
- 21 De sorte que le personnage du Turc que trace Nicolaïdis n'est pas copié sur des Turcs réels, mais tiré des souvenirs de l'enfance. Quand le narrateur dit qu'il devient de plus en plus « turc »¹⁶, il veut dire qu'il acquiert tous les défauts d'un enfant gâté et mal élevé.
- 22 En fin de compte, le thème central du livre ne concerne pas le caractère des Turcs vu par les Grecs, même si l'on y rencontre, comme nous l'avons vu, nombre de renseignements sur ce sujet. Il s'agit d'une interrogation, un peu angoissée, et typique de l'idéologie des Lumières, sur la capacité de l'éducation à changer la nature, et réciproquement. Le problème est compliqué par le fait que Basile, alias Hurshid, subit successivement deux éducations aux principes opposés, une éducation de fils (adoptif) de pacha reposant sur l'arbitraire le plus brutal et une éducation chrétienne démocratique basée sur la liberté et l'égalité. Soulagé, le narrateur constate que sa nature n'a pas été pervertie :
- « Étais-je donc cruel de nature ou par suite de mon éducation ? C'était le résultat d'une éducation brutale, cher lecteur. En effet, une fois revenu au christianisme et avançant en âge dans une éducation libérale, je découvris que j'aimais les fleurs, les enfants et les animaux. [...] C'était donc l'éducation qui avait perverti mes mœurs, mais pas ma nature. Parents, lisez ce récit détaillé et estimez toute la différence qui existe entre l'instruction libérale et douce dont profitent vos enfants et l'éducation brutale et sauvage des ennemis oppressifs et fanatiques de toutes mœurs policées.¹⁷ » (p. 213)
- 23 L'idéologie qui inspire ce jugement contrasté est courante à l'époque. La supériorité de la civilisation occidentale reposant sur un christianisme revisité par le libéralisme des Lumières n'est pas remise en question. L'exemple turc n'est qu'un cas particulier du despotisme et du fanatisme que dénoncent les philosophes, parfois dans la personne des rois chrétiens. Dans la version grecque (et romantique) de cette idéologie, le christianisme n'a aucun lien avec le fanatisme mais seulement avec la douceur des mœurs ; et il se trouve l'allié naturel de la liberté.

- 24 Finalement, Nicolaïdis, comme avant lui Ramfos, se livre plutôt à une critique de l'islamisme. Ramfos en étudiait les conséquences politiques. Nicolaïdis s'attache à son influence sur les mœurs. N'ayant qu'une approche « enfantine », à tous les sens du terme, de l'islam qu'il a quitté à l'âge de dix ans, il n'en voit que la sensualité et la férocité, dans les manifestations qu'il en connaît, la dissolution des mœurs du harem et le massacre des chrétiens considéré comme une bonne action. À propos du harem, des frustrations et des excès dont il est le théâtre, il s'exprime à mots couverts :

« À Constantinople, la vie des harems est du pur sardanapalisme. J'ai été le témoin et je me souviens de tout un tas d'horribles actions cachées et il m'est arrivé à certains moments de les raconter à des hommes, mais aucune ne pourrait être couchée par écrit. Quant à ce qu'une Française a écrit sous le titre des *Mystères des harems*, ce n'est rien.¹⁸ » (p. 223)

- 25 La même sensualité se retrouve dans le paradis d'Allah, sorte de projection dans l'éternité du harem d'un pacha, récompense promise, selon Nicolaïdis, à ceux qui tuent des chrétiens :

« Les houris toujours jeunes et florissantes étaient vêtues de tuniques éthérées. Les collines étaient faites de pilaf toujours chaud. Mille autres merveilles contribuaient à la récompense des hak din Islam, des justes musulmans qui avaient tué beaucoup de giaours sur terre ou qui étaient tombés pour la foi. [...] Mohamed, qui connaissait bien les hommes et les femmes, poursuivait deux buts, quand il inventa sa religion. D'abord combattre le christianisme, ensuite enlever à ses adeptes toute crainte de la mort. Il a donc créé un Paradis matériel, séjour d'une incessante volupté.¹⁹ » (pp.159-160)

- 26 Si l'on avait le loisir de comparer la présentation des Turcs que fait Ramfos dans *Halet efendi* avec ce que l'on trouve dans *Ali Hurshid bey*, on constaterait, au-delà de quelques lieux communs courants à l'époque une différence profonde dans l'approche. Constantin Ramfos est un militaire, ancien membre de la *Philiki hétéria* qui a fait la guerre de l'Indépendance et a été consul de la Grèce indépendante dans l'Épire encore ottoman. Comme tous les anciens combattants, il sait reconnaître les mérites de ses adversaires. Et puis c'est un romancier qui entre en sympathie avec son sujet qui ne cesse pas de lui être extérieur.
- 27 Au contraire, Nicolaïdis règle des comptes avec le musulman qu'il a été et, sans doute, l'a-t-il été plus réellement et de façon moins enfantine qu'il ne veut le dire. Cela explique sa mentalité d'écorché et une certaine incompréhension pour l'Autre qui caractérise les nouveaux convertis.
- 28 De toutes les images de Turcs que nous présente la littérature grecque du XIX^e siècle, celle de Nicolaïdis n'est sûrement pas la plus objective. Mais elle dépasse les clichés, parce qu'elle a été authentiquement vécue.

NOTES

1. Nicolaïdis fit paraître l'année suivante une version française de son livre avec un titre légèrement modifié, *Grandeur et décadence d'Ali-Hurshid bey. Épisode de la Révolution grecque*, Firmin-Didot, 1883. On peut trouver commodément la version grecque dans une édition à l'orthographe en partie modernisée dans le volume 61 de la collection Η πεζογραφική μας παράδοση avec une

très abondante et utile introduction de Georges Kehayoglou, consacrée essentiellement à des problèmes philologiques concernant la biographie de Basile-Miltiade Nicolaïdis.

2. La circoncision. Nicolaïdis fait discrètement allusion à ce « détail » à la page 184 : « selon la loi, les hommes ne deviennent *réellement* musulmans que dans leur douzième année » (κατὰ νόμον, τὰ ἄρρενα τὸ δωδέκατον ἔτος μόνον γίνονται... πράγματι μουσουλμάνοι).

3. La capacité de Nicolaïdis de se mettre à la place d'un musulman apparaît bien dans les questions supposées naïves que fait Hurshid Bey à propos du christianisme, et de l'incarnation (p. 207).

4. Η παιδοκόμος μου μέ ἔθηκεν εἰς τὴν κλίνην μου, τουτέστιν ἐπὶ στρωμάτων κατὰ γῆς ἐστρωμένων, κατὰ τὴν τούρκικην συνήθειαν.

5. Τρώγων τὸ πιλάφι μου διὰ χοχλιαρίου καὶ τὰ λοιπὰ φαγίματα διὰ τῶν δακτύλων διότι ἁμαρτάνει ὁ διὰ περόνης τρώγων μουσουλμάνος.

6. Τούρκοι καὶ Τούρκισσαι φιλοῦσι μὲν τὰ παιδιά, ἀλλὰ δὲν φιλοῦνται μεταξύ τους. Θέτουσι μόνον ἀμοιβαίως τὰς χεῖρας ἐπὶ τῶν ὤμων ὁ μὲν τοῦ δέ καὶ ἐναλλάξ κλίνουσι τὴν κεφαλὴν ἐκ δεξιῶν πρὸς ἀριστεράς, ὡς τὸ προσποιητὸν φίλημα τῶν ιερῶν ἡμῶν ἐν λειτουργείᾳ.

7. Οι ἐξαιρέτως μονοθεῖσται μουσουλμάνοι, οἱ πεντάκις τῆς ἡμέρας ἐξ ὕψους μιναρῶν κηρύττοντας ὅτι οὐδένα ἔχουσι θεὸν πλὴν τοῦ Θεοῦ, ἔχουσιν ὁμως καὶ οὗτοι θεάς, Θεὰς ἐπιγίους, ὡς πάντες οἱ λοιποὶ ἄνθρωποι... ΤΑΣ ΜΗΤΕΡΑΣ.

8. Le livre est rempli de phrases turques dans une retranscription en caractères grecs plus fidèle que ce qu'on utilise habituellement, retranscription qui, contrairement aux *karamanlidika*, ne comprend pas de signes diacritiques. Parmi les particularités de cette transcription, on notera l'usage du digramme σχ pour rendre le turc ş et celui du hypsilon pour le i turc.

9. Ἡ ἡδύτατη φωνὴ ἡ μελισταγῆς λαλιά, αἱ τρυφεραὶ ἐκφράσεις ἐν τῇ πλουσίᾳ καὶ εὐλυγίστῳ αὐτῶν γλώσση, παρὰ πᾶσαν φωνὴν θέλγουσι τὴν ἀκοήν.

10. Ἡ κομπορρημοσύνη εἶναι ἐκ τῶν κοινῶν τοῖς Τούρκοις χαρακτηριστικῶν.

11. Πατυρδὶ, ὡς μηδὲν ἐξ αὐτῆς ἐννοοῦντες.

12. Οἱ Τοῦρκοι ἐβεβαίουν ἴσως δὲ καὶ βεβαιοῦσιν εἰς τίνα μέρη ὅτι ὁ κόσμος ὅλος ἀνῆκεν εἰς τον σουλτάνον, καὶ ὅτι οἱ Φιρέγκ γκιαβούρηδες πάντες ἦσαν ὑποτελεῖς πληρώνοντες χαράτσι.

13. Τοιοῦτος ὁ χαρακτήρ τοῦ Τούρκου ἀγέρωχος δεσπότης, αὐθεδέστατος τύραννος, ὅτε ἐξουσιάζει, ταπεινοῦται ὡς εἰλως καὶ ἀγογγύστος ὑποτάσσεται, ἅμα εἰς ζυγὸν ὑποκύψει.

14. Οἱ Τοῦρκοι εἰσήλυνον εἰς τὰς οἰκίας, εἰς τοὺς γυναικωνίτας, ἔσφαττον ἐπὶ τῶν ὁδῶν, ἐλεητάουν, ἀπηγχόνιζον, ἐκρέμων ἔξωθεν τῶν παραθύρων τῶν ἰδίων οἰκιῶν τῶν θυμάτων, παρέδιδον εἰς βασανιστήρια, ἐμίαινον καὶ ἐλεηλάτουν ναοὺς, κατεδάφιζον κατοικίας, ἐδήμευον ἢ ἐσφετερίζοντο κτήματα, ἥρπαζον γυναῖκας καὶ παρθένους, ἀπεβίβαζον ἐξ εὐρωπαϊκῶν πλοίων πρόσφυγας καὶ ἐκρεοῦργον αὐτοὺς πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν τῶν ξένων πρέσβων.

Comme exemple d'atrocité turque relevé à deux reprises dans *Ali Hurshid* et dans *Les Turcs et la Turquie contemporaine*, on peut citer l'usage du κουρμπάνι qui consiste pour les Turcs irréguliers soulevés spontanément à sceller leur unité par le massacre d'un chrétien pris au hasard.

15. Georges Kehayoglou a bien vu que l'humour apparent de Nicolaïdis et les changements concernant l'âge du héros au moment des faits trahissent une gêne profonde. Mais il met cela au compte de l'angoisse du persécuté qui hésite à réactiver par le récit les horreurs dont il fut le témoin (p. 81). Ceci concerne le tout début du livre, qui est à mon sens le moins original. Nicolaïdis partageait ce genre d'expérience d'atrocités avec toute une génération de Grecs de Constantinople. Il était plus difficile d'avouer qu'on avait dans son enfance été un musulman fanatique et que l'on avait injurié sa mère parce qu'elle était chrétienne.

16. « Tous les jours, je devenais plus turc ! » (p. 156) : Ὅσημέραι ἐγινόμεν σκληρότερος, τουρκότερος ἑμαυτοῦ.

17. Ὡς ἀραγε ἐκ φύσεως ἦν οὕτω σκληρὸς ἢ ἐξ ἀνατροφῆς. Ἐξ ἀνατροφῆς θηριώδους, φίλε ἀναγνώστα : διότι, εἰς τὸν χριστιανισμὸν ἐπανελθὼν καὶ προχωρούσης τῆς ἡλικίας ἐν ἐλευθερίᾳ

ἀγωγῇ, ἀνεκάλυψα ὅτι ἡγάπων τὰ ἀνθη, τὰ νήπια καὶ τὰ ζῶα (....) Ἄρα τὰ ἥθη ἢ ἀνατροφή ἐστρέβλωσε οὐχὶ τὴν φύσιν. Γονεῖς, ἀνάγνωτε τὴν λεπτομερῆ τήνδε ἀφήγησίν μου, καὶ σταθμίσατε τὴν διαφορὰν μεταξὺ τῆς ἐλευθερίου καὶ ἡμέρου ἀγωγῆς φανατικῶν ἐχθρῶν τοῦ ἐξευγενισμοῦ.

18. Ἐν Κωνσταντινόπολει ὁ βίος (τῶν χαρεμίων) καθίσταται αὐτόχρομα σαρδαναπαλισμός. Πλεῖστα ὅσα εἶδον ἤκουσα καὶ ἐνθυμοῦμαι τεράστια ἀπόκρυφα, καὶ τινὰ τούτων διηγήθην κατὰ καιροὺς εἰς ἄνδρας. Ἄλλ' οὐδὲν τούτων ἐπιδέχετε γραφὴν, ἢ δὲ γράψασα : Τα ἀπόκρυφα τῶν χαρεμίων. Γαλλίς οὐδὲν ἔγραψεν...

19. Αἱ ἀγήρατοι καὶ ἀειθαλεῖς περιβάλλοντο χιτῶνα αἰθέριον. Οἱ λόφοι συνέκειντο ἐκ πιλαφίου ἀπαύστως θερμοῦ. Καὶ μύρια τόσα ἄλλα θαυμάσια συνέτρεχον εἰς ἀμοιβὴν τῶν χάκ ντὶν ἰσλάμ, τῶν δικαίων μουσουλμάνων, τῶν πολλοῦς ἐπὶ γῆς γκιαβούρηδας φονευσάντων, ἢ τῶν ὑπὲρ πίστεως πεσόντων (...). Ὁ Μωάμεθ, ὁ καλῶς γνώρισας τὸν καὶ τὸν ἄνθρωπον, δύο ἐπεδίωξε σκοπούς, ὅτε ἔπλασε τὴν ἑαυτοῦ θρησκείαν. Πρῶτον ν' ἀντιπράξῃ κατὰ τοῦ χριστιανισμοῦ, καὶ δεύτερον, ν' ἀφαιρέσῃ ἀπὸ τοὺς ἑαυτοῦ ὁπαδῶν πάντα φόβον θανάτου. Ἐδημιούργησε λοιπὸν τὸν Παράδεισον ὑλικὸν καὶ ἀπαύστου τρυφῆς κατοικητήριον.

RÉSUMÉS

On cherche à dégager l'image des Turcs musulmans dans la prose d'imagination grecque du XIX^e siècle en s'appuyant sur une autobiographie romanesque parue en 1882, *Ali Hurshid bey, Épisode de la Révolution grecque* de Basile Miltiade Nicolaïdis (1815-1903). L'intérêt de ce document est que le héros-narrateur, né chrétien, fut converti à l'islam par le pacha de Magnésie (Manisa) qui l'« adopta » en 1822, puis, racheté par sa mère, revint au christianisme. Nicolaïdis présente des renseignements de première main sur la vie dans un harem et la formation religieuse d'un enfant turc au XIX^e siècle et plus généralement sur l'état d'esprit des Turcs de ce temps. Ce témoignage est cependant à relativiser, car cet homme deux fois converti aborde son ancien état d'esprit avec une bonne dose de culpabilité.

One tries to bring out the image of the Muslim Turks from the 19th century fictional Greek prose relying on a romanticized autobiography published in 1882, *Ali Hurshid bey. An episode from the Greek revolution* by Basile-Miltiade Nicolaïdis (1815-1903). The interest of this document lies in the fact that the hero narrator, born a Christian, was converted to Islam by the Pasha of Magnesia (Manisa) who “adopted” him in 1822, bought out by his own mother and that he became once again a Christian. Nicolaïdis acquaints us with first-hand pieces of information regarding life in a harem and with the religious training of a Turkish child in the 19th century. More generally speaking, he deals with the Turks' state of mind in those times. Nevertheless, this account is to be relativized since this man who was twice converted comes on to his former state of mind feeling a good deal guilty.

Προσπαθούμε Εδώ να παρουσιάζουμε την εικόνα των Τούρκων-Μουσουλμάνων στην φανταστική ελληνική λογοτεχνία του 19ου αιώνα έτσι που εμφανίζεται στην μυθιστορηματική αυτοβιογραφία του Βασιλίου-Μιλτιάδη Νικολαΐδη [1815-1903] Αλί Χουρσίτ Μπέης. Επεισόδιο της ελληνικής Επανάστασης που εκδόθηκε το 1882. Το ενδιαφέρον αυτής της μαρτυρίας έγκειται στο ο,τι ο ήρωας-διηγητής, γεννημένος χριστιανός, τούρκεψε -αλλαξοπίστησε- όταν τον υιοθέτησε ο πασάς της Μανισιάς το 1822, και έπειτα, αφού τον εξαγόρασε η μητέρα του, γύρισε στο χριστιανισμό. Ο

Νικολαΐδης παρουσιάζει πληροφορίες από πρώτο χέρι για τη ζωή σ'ένα χαρέμι, την θρησκευτική εκπαίδευση ενός τουρκοπούλου το 19ο αιώνα, και, πιο γενικά για την νοοτροπία αυτής της εποχής. Όμως πρέπει να ξεχνάμε ότι αυτός ο άνθρωπος που αλλαξοπίστησε δυό φορές κοιτάζει την παλιά του ψυχική κατάσταση με ένα σφοδρό αίσθημα ενοχής.

INDEX

Index géographique : Grèce, Turquie

Keywords : Greece, Turkey, Ottoman empire, Greek literature, Nineteenth century, Ramfos Constantin (1776-1871), Literature, Ottoman social life

Index chronologique : Empire ottoman, dix-neuvième siècle

Thèmes : Littérature

glossaire Ramfos Constantinos (1776-1871)

Mots-clés : conversion, littérature grecque, Nikolaïdis Basile-Miltiade (1815-1903), vie sociale ottomane

motsclesmk ОТОМАНСКИ ЖИВЕЕЊЕ, ГРЧКИ ЛИТЕРАТУРА, КОНВЕРЗИЈА

motsclestr dönüştürme, Osmanlı İmparatorluğunda sosyal yaşamı, Yunan edebiyatı

motsclesel Αλλαξοπιστία, Ελληνική λογοτεχνία, Νικολαΐδης Βασίλειος-Μιλτιάδης [1815-1903], Οθωμανική ζωή, Ραμφος Κωνσταντίνος [1776-1871]